

Fécondation *in vitro* : de la technique à la morale

par Baudouin F. PETIT (*)

L'OFFENSIVE contre la fécondation *in vitro* (FIV) laisse perplexes beaucoup de catholiques et la plupart de ceux que leur métier confronte à la détresse des couples (médecins, infirmières, psychologues, etc.). Les valeurs de la personne seraient-elles aussi fragiles et sensibles à une technique biologique contestée ?

La famille, la procréation, l'amour, le don de soi, c'est-à-dire le projet humain derrière la technique, n'est-ce pas aussi ou plus important ? Paradoxalement, la condamnation de la FIV ne s'écarte-t-elle pas du spiritualisme qu'elle invoque ?

Il ne s'agit pas seulement de la méthode incriminée. Sans doute n'est-elle pas parfaite ni moralement neutre. Elle fertilise plusieurs ovules. Un seul est appelé à survivre.

Le destin des autres doit-il nous laisser indifférents ? En tout cas leur élimination enfreint le respect « absolu » de toute vie humaine dès la conception.

Cependant, une femme souffrant d'avortements spontanés répétés inflige un sort semblable à ses embryons. On pourrait lui reprocher de s'entêter à vouloir un enfant, au grand risque de nouvelles fausses couches.

Les moralistes catholiques les plus stricts n'en font rien pourtant, et ne s'inquiètent guère des avortons disparus. La femme qui s'obstine est plainte ou admirée, jamais blâmée.

Autrement dit, le respect de la vie humaine peu après la conception connaît des degrés et ne saurait être absolu. S'il est relatif, à quoi ? Avant tout sans doute au succès de l'œuvre de procréation. La gestation est une phase essentielle de ce travail, mais il commence avant elle et elle ne l'achève pas.

Si ses bonnes intentions disculpent la femme, qui, pour avoir un enfant, prend le risque d'avortements à répétition, même nombreux, pourquoi — *a fortiori* — ne pas absoudre la FIV ?

A partir du moment où cette dernière technique devient plus efficace pour surmonter la stérilité, et plus efficiente

si elle gaspille moins d'embryons, n'est-elle pas également moins désinvolte et moralement préférable ? Est-il sensé d'isoler l'intention morale d'un acte de ses conséquences prévisibles ou probables ?

La FIV n'est pas « naturelle », dit-on. Mais la nature n'est pas morale, et ne saurait convenir comme norme éthique. Sacraliser la nature, n'est-ce pas violer le principe qui fait de l'homme la mesure de toutes choses ?

Comment concilier ce culte étrange de la nature au monothéisme biblique et à l'amour du prochain ? C'est au contraire sa liberté, et l'audace de ses défis à la fatalité qui distinguent l'humanité dans le monde, et qui dévoilent l'humain dans l'homme. Par exemple une médecine qui laisserait faire la nature cesserait d'exister.

On ne rencontre pas, en médecine, de moyens « bons en soi ». L'extension du sida a conduit, tout récemment, les évêques français à qualifier les préservatifs de « moindre mal ».

On peut rappeler que la déontologie des médecins a déjà la même opinion des médicaments, des moyens contraceptifs, des opérations chirurgicales, des vaccins, des investigations cliniques; en somme, de toutes les interventions médicales.

Le critère de moindre mal s'applique à des situations parfois plus douteuses. Comment justifier autrement des dépenses militaires qui, déjà en temps de paix, font un grand tort matériel et moral ? Les populations du tiers monde, en proie à la misère et à la faim, vivent ce gaspillage comme un spoliation meurtrière.

Les armes de guerre sont par nature ennemies de la vie humaine. Il paraît difficile d'en considérer aucune comme éthiquement neutre.

Cela n'empêche pas les moralistes de s'y résigner selon les circonstances. En compensation, la « fécondation *in vitro* » pour donner la vie serait-elle à ce point immorale qu'il soit impossible de l'admettre en aucun cas ?

(*) Pédiatre. Consultant externe à l'U.C.L.